

sations à perte de vue ; en d'autres termes, des effets de perspective, des décorations brillantes et toujours nouvelles : voilà ce qu'une jeunesse légère, superficielle, avide d'illusions demande à ses maîtres. Or, dès que ceux-ci obtiennent des applaudissements, tout va bien pour eux. N'a-t-il pas été reconnu par le chef de la philosophie officielle que le succès est toujours la preuve et la récompense du véritable mérite (1) ?

(1) V. les textes cités plus haut, p. 415-418.

CHAPITRE III.

Du rôle de la Philosophie et de son histoire dans le développement spirituel de l'humanité.

§ I.

Etranges paradoxes de Hegel et de M. Cousin sur ce sujet.

Écrits succ. III^e (Gm. III, 5).

Si l'histoire de la Philosophie est incapable de mettre fin aux incertitudes et aux dissensions du Rationalisme, en revanche ne nous offre-t-elle point à chaque époque l'expression la plus lumineuse et la plus profonde de la société ? N'est-ce pas à elle qu'il faut demander l'explication suprême de l'histoire religieuse, politique et littéraire ? En d'autres termes, si elle ne peut nous donner une Logique, une Psychologie, une Théodicée et une Morale reconnues par toutes les écoles rationalistes, pourrait-elle nous donner au moins la Philosophie de l'Histoire ?

M. Cousin l'a prétendu. « S'il est vrai, dit-il, comme nous l'avons démontré, que l'élément philosophique dans la nature humaine soit supérieur à tous les autres éléments, je le dis avec un peu d'embarras, mais je suis forcé de le dire, l'histoire de la Philosophie est également supérieure à toutes les autres parties de l'histoire de l'humanité. Elle leur est supérieure par les mêmes avantages qui recommandent la Philosophie, savoir qu'elle est plus claire que toutes les autres branches de l'histoire (1). » — « Comme la Philosophie est le point culminant de la nature humaine, l'histoire de la Philosophie est aussi le point culminant de l'histoire : elle est seule la vraie histoire; elle est, il faut bien le dire, l'histoire de l'histoire (2)..... Son mouvement réfléchit tous les mouvements qui se passent dans les sphères extérieures et secondaires; ses lois enveloppent toutes les autres lois (3)..... » En effet, la Philosophie, c'est la réflexion (4); la réflexion est la conscience la plus nette de soi-même. Ainsi, c'est dans la Philosophie que la pensée d'une

(1) *Introd. à l'Hist. de la Philosophie*, 3^e leçon, p. 5-6.

(2) *Ibid.*, p. 28.

(3) *Ibid.*, 4^e leçon, p. 4.

(4) La philosophie, c'est la réflexion ! La réflexion sur quoi ? Sur les événements politiques, par exemple ? M. Cousin voudrait peut-être que la science philosophique traitât, comme Pic de la Mirandole, de *omni re scibili et de quibusdam aliis* !

« époque arrive à se savoir elle-même (1). Partout ailleurs elle ne se sait pas; elle est, sans doute; mais elle est pour elle-même comme si elle n'était point. La Philosophie est donc l'élément interne, l'élément abstrait, l'élément idéal, l'élément réfléchi, la conscience la plus vive et la plus haute d'une époque (2). »

Qu'est-ce à dire ? Sans doute les hommes qui réfléchissent profondément sur les tendances et sur les besoins de leur temps, doivent avoir sur ces besoins et sur ces tendances des idées plus exactes et plus claires que ceux qui ne réfléchissent point du tout, ou qui réfléchissent sur d'autres objets. Mais il y a un abîme entre cette vérité naïve et la thèse paradoxale soutenue par M. Cousin. Ne peut-on pas réfléchir beaucoup sur les grandes questions de la Psychologie, de la Logique, de la Métaphysique et de la Morale, tout en ignorant complètement l'histoire contemporaine ? Un penseur solitaire, étranger à tous les événements de son pays et de

(1) Personnifier des choses inanimées, ou même des abstractions, c'est une licence poétique que nous ne voudrions interdire à personne; mais, quand un philosophe se donne cette licence, il ne devrait pas être dupe de sa métaphore. Or M. Cousin paraît ici trompé par cette figure de rhétorique. Qu'est-ce en effet que la pensée d'une époque ? Est-ce donc une personne qui a conscience d'elle-même, qui réfléchit sur elle-même ? Notre auteur paraît vraiment le supposer !

(2) *Ibid.*, 3^e leçon, p. 11.

son siècle, n'a-t-il pas plus de chances que tout autre de réussir dans des sciences dont l'objet immuable ne dépend ni des lieux ni des temps? Mais, quand on vit en dehors de tout ce qui fait le mouvement d'une époque, de tout ce qui en détermine le caractère, comment peut-on résumer cette époque? D'un autre côté, ne peut-on pas connaître parfaitement l'état politique, religieux, littéraire, artistique, économique, et même philosophique de son époque, sans avoir approfondi, pour son compte personnel, aucun des problèmes philosophiques? Et l'homme qui a ainsi étudié tous les faits de son temps, ne doit-il pas avoir une connaissance plus nette de ces faits qu'un métaphysicien plongé dans la contemplation des idées éternelles?

Pour s'expliquer l'importance extraordinaire que M. Cousin attribue à la Philosophie et à son histoire, il faut se rappeler les principes fondamentaux du panthéisme qu'il a emprunté à Schelling et à Hegel.

Suivant Hegel, le monde idéal, ou l'idée infinie, qui est à la fois le plan, la loi, la substance et la cause du monde visible, ne cesse de faire effort pour exprimer toutes les modifications cachées dans son sein avec leurs nuances innombrables. Cette révélation progressive, qui commence dans le règne minéral, se développe graduellement par la production des espèces végétales et animales. Mais il a fallu que la raison absolue et impersonnelle s'incarnât dans l'espèce humaine pour y prendre une conscience

chaque jour plus claire et plus complète de son essence intime. L'imagination de la nature, dit Schelling, dort dans la pierre, rêve dans l'animal, et ne parvient que dans l'homme à une connaissance véritable de soi-même. L'histoire est, pour le développement de l'esprit universel, ce qu'est la réflexion pour l'esprit individuel : dans ses périodes successives viennent se poser, sous une forme palpable et vivante, d'après un ordre logique et nécessaire, tous les éléments intérieurs de l'idée divine. A chaque époque, les constitutions, l'art, la religion, la Philosophie ont une racine commune, *l'esprit du temps*. C'est un seul être, dont toutes les déterminations, quelque variées, quelque accidentelles qu'elles paraissent, sont pénétrées du même caractère ; mais c'est au sein de la Philosophie seulement que toutes ces révélations partielles se résument et s'expliquent. « Dans la religion, Dieu « apparaît déjà comme esprit ; mais ce n'est pas la « raison absolue qui se connaît elle-même ; c'est « un homme, une pensée subjective qui la con- « temple et se distingue d'elle ; ce n'est pas encore « Dieu qui se connaît comme Dieu : il reste un « progrès à faire, et ce progrès s'achève dans la « Philosophie. En effet, dans l'esprit du philosophe, « qui s'élève au-dessus de tout ce qui est subjectif « jusqu'à la raison absolue et la pense au moyen « d'elle-même, cette raison prend conscience de « soi ; Dieu se contemple enfin face à face. La Phi-

« losophie n'accomplit pas un moindre mystère ;
« elle est, dans le système de Hegel, la réalisation
« suprême de Dieu, son véritable avènement dans
« l'univers (1). » Il suit de là que l'histoire de la
Philosophie est le véritable Évangile de la raison
absolue, le Testament toujours nouveau du Verbe
divin, s'incarnant progressivement dans l'espèce
humaine.

On dirait que je calomnie les maîtres du ration-
nalisme contemporain, si je mettais à nu les consé-
quences et les applications pratiques de ces doc-
trines impies. Laissons donc parler un homme dont
le témoignage ne sera pas suspect; écoutons M.
Edgard Quinet. « A force de se confondre avec la
« divinité, il arrive que l'humanité s'infatue jus-
« qu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu
« populaire. Suivant la doctrine de l'absolu réduite
« à son expression la plus simple, Dieu sommeillait
« dans un rêve moitié végétal, moitié animal, de-
« puis des milliards d'années; il ne donnait d'ail-
« leurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le
« Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel;
« mais il y retomba bien vite, et cette fois plus
« profondément que jamais. Les choses durèrent
« ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelques mélanges
« de rêves insignifiants. Au commencement de cette

(1) V. un remarquable article de M. Lièvre sur la philosophie
de Hegel. — *Rev. des Deux-Mondes*, janvier 1833.

« même année, Dieu n'avait pas la moindre con-
« science de ce qu'il était, ou pouvait être. Ce ne
« fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit défi-
« nitivement connaissance avec lui-même dans la
« personne et la conscience de M. le docteur Hegel.
« Cet épisode important dans la vie de Dieu se passa
« le 23 octobre, sur le chemin de Bayreuth, à trois
« heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce mo-
« ment, l'Éternel se sentit vivre, et ne garda plus
« le moindre doute sur sa propre existence. Un peu
« plus tard, il fut nommé professeur ordinaire et
« directeur de l'Académie de Berlin. Alors sa car-
« rière fut assurée (1). »

On est stupéfait, quand on pense qu'un pareil
délire, loin de provoquer un rire universel, a trouvé
des admirateurs dans le monde savant; et, pour
le croire, on a besoin de se rappeler que ces ab-
surdités blasphèmes ont été soigneusement recou-
verts d'un voile épais de formules obscures. Grâce
à ce voile, grâce à toutes sortes de précautions
oratoires, le célèbre auteur de l'*Introduction à l'his-
toire de la Philosophie* a osé, non-seulement amnis-
tier, mais adopter, ce semble, pour son propre
compte, ce qu'il y a de plus audacieux dans ces
paradoxes. Ce fait mérite assurément d'être con-

(1) E. QUINET, *Allemagne et Italie*, t. 1, p. 123. — Le célèbre
Marheineke, professeur de théologie protestante à Berlin, n'a
pas craint de comparer son maître Hegel à Notre Seigneur
Jésus-Christ.

staté. Pour qu'il soit demeuré presque inaperçu, il n'a fallu rien moins que la légèreté d'un public superficiel ou distrait, et le prestige d'une rare éloquence qui se fait tout pardonner, jusqu'à l'absurde. Hâtons-nous de citer les paroles de M. Cousin, pour justifier le reproche si grave que nous osons lui adresser.

« A toutes les époques de la civilisation, dit-il, « règne une pensée obscure, intime, profonde, « qui se développe comme elle peut dans l'élément « extérieur de cette époque, dans les lois, les arts, « la religion, lesquels sont pour elle des symboles « plus ou moins clairs, qu'elle traverse successive- « ment pour revenir à elle-même, et pour acquérir « de soi une conscience et une intelligence com- « plète, après avoir épuisé son développement « total. Or, cette conscience et cette intelligence, « elle ne l'acquiert que dans la Philosophie (1). »

— « Dans la nature extérieure est aussi une pensée, « mais une pensée qui s'ignore elle-même, qui, « cachée et comme ensevelie dans le monde inor- « ganique, commence à se manifester dans le « monde végétal, se manifeste davantage encore « dans l'animalité, et qui ne se saisit elle-même et ne « dit moi que dans l'humanité, je veux dire dans la « conscience de l'homme..... Il y a une échelle des « êtres impersonnels, que parcourt la pensée pour arriver

(1) *Introd. à l'hist. de la Philosophie*, 5^e leçon, p. 42.

« à la conscience d'elle-même; elle commence à se sa- « voir dans l'humanité (1). Ici commence pour elle « un nouveau développement, plus riche encore et « tout aussi régulier que le précédent, qu'elle doit « parcourir aussi pour arriver, non plus à la simple « conscience, mais à la connaissance absolue d'elle- « même. Il lui faut, pour parvenir à cette connaissance « pleine et entière de sa nature et des richesses qu'elle « renferme, le même travail qu'il lui a fallu pour arri- « ver de la nature inorganique à la nature personnelle. « Ce travail est l'histoire entière de l'humanité, avec « tous ses éléments, l'histoire industrielle et poli- « tique, l'histoire des religions, l'histoire des arts; « le dernier et le plus élevé est l'histoire de la Phi- « losophie. C'est là seulement que l'humanité se « connaît elle-même pleinement, dans toute la « richesse de son développement, et avec tous ses « éléments élevés, pour ainsi dire, à leur plus « haute puissance, et placés dans leur jour le plus « vrai. Comme l'histoire de l'humanité est la cou- « ronne de l'histoire de la nature, de même l'his- « toire de la Philosophie est la couronne de l'his- « toire de l'humanité (2). » — « La Philosophie est « à l'humanité ce que l'humanité est à la nature; « de même ce que l'histoire de l'humanité est à

(1) Il semble pourtant que la pensée qui a fait le monde savait bien un peu ce qu'elle faisait!

(2) *Ibid.*, p. 28-29.

« l'histoire de la nature, l'histoire de la Philosophie
« l'est à l'histoire de l'humanité. Une grande pensée
« aussi, *une pensée divine est dans le monde physique ;*
« *mais elle y est sans se connaître elle-même ;* ce n'est
« qu'à travers les différents règnes de la nature, et
« par un travail progressif qu'elle arrive à la conscience
« d'elle-même dans l'homme ; là, elle ne se connaît
« d'abord que bien imparfaitement, et c'est encore
« de degrés en degrés, et pour ainsi dire de règne
« en règne, et par le travail progressif de l'histoire,
« qu'elle parvient, non plus seulement à la con-
« science, mais à l'intelligence pleine et entière
« d'elle-même. Cette intelligence absolue et adéquate
« de la pensée par elle-même, c'est l'histoire de la Phi-
« losophie (1). »

Si l'on conserve encore un doute sur la signifi-
cation de ces textes, il achèvera, je crois, de s'éva-
nouir, quand j'exposerai la théodicée de M. Cousin.
Alors on y verra clairement apparaître le pan-
théisme idéaliste de Schelling et de Hegel. Suivant
cette doctrine, comme nous l'avons dit, l'idée, ou
la raison absolue, substance et cause universelle,
prend conscience de ses forces internes et de ses
lois logiques par le développement progressif de la
nature et de l'humanité ; mais l'histoire de la Phi-
losophie est sa révélation la plus parfaite. Il suit de
là que le plus récent et le plus habile des historiens

(1) 4^e leçon, p. 3-4.

de la Philosophie est nécessairement, jusqu'à ce
jour, la plus sublime incarnation de la pensée
divine. Et quel pouvait être, en 1828, au jugement
de M. Cousin, ce Messie du panthéisme idéaliste,
sinon M. Cousin lui-même ? Sans doute l'éloquent
professeur n'avait pas la maladresse de s'appliquer
expressément sa théorie idolâtrique ; mais il sug-
gérait cette application au lecteur bienveillant.
Ne l'insinuaient-il pas aussi clairement que possible ?
Il était trop habile pour se couvrir de ridicule en
faisant ouvertement son apothéose ; mais il vous
entraînait, en détournant la tête (1), sur des pentes
obliques qui vous conduisaient inévitablement à
cette conclusion. Ne s'efforçait-il pas d'établir que
l'histoire de la Philosophie est la forme la plus élevée
de la révélation ? Or, dans la série, d'après lui né-
cessairement progressive, des historiens de la Phi-
losophie, il était le dernier venu ; il était donc évi-
demment, par cette raison, entre autres, et sous
toute espèce de rapports, le plus éminent. Ce n'é-
tait pas à lui de le dire ; mais qui pouvait le mé-
connaître ? Le chef de l'école éclectique devait-il,
par une modestie exagérée, céder à un étranger
comme Hegel, ses droits imprescriptibles à la pri-
auté philosophique ? Il aurait craint de trahir
l'honneur national, s'il se fût attribué, à lui repré-

(1) « Je détourne les yeux, messieurs, de cet idéal de l'his-
torien de la Philosophie... » — *Ibid.*, 4^e leçon, p. 7.

sentant du rationalisme français, une mission moins haute que celle dont se glorifiait le maître du rationalisme allemand. Au fond, comment aurait-il pu croire que la raison absolue trouverait dans sa vive et claire intelligence un miroir moins transparent que dans l'esprit obscur et confus du philosophe prussien? S'il l'eût cru, n'eût-il pas été injuste envers lui-même? La conséquence des prémisses posées dans les textes que nous venons de citer est donc manifeste, et la tirer eût été aussi superflu que ridicule.

Sans doute, M. Cousin ne s'est pas bien rendu compte de ce rêve d'orgueil, qu'il faut attribuer, ce semble, à la première ivresse du panthéisme germanique, et qui a dû passer avec elle. L'homme se cache si souvent à lui-même les pensées qui le préoccupent et le but qu'il poursuit! Mais comment, après douze ans de réflexion calme, M. Cousin a-t-il pu réimprimer, sans nul désaveu, le livre qui portera aux générations à venir le témoignage humiliant d'une pareille hallucination? Faudrait-il voir dans ce fait la preuve d'une conviction persistante? Nous ne saurions le croire. Grâce à l'extrême mobilité de son esprit, l'auteur de *l'Introduction à l'histoire de la Philosophie* a sans doute oublié très vite un éblouissement rapide produit par l'entraînement d'une improvisation irréflectie, dont les sténographes ont livré à l'histoire la preuve indestructible; puis, absorbé par la politique, il

aura négligé la correction d'un ouvrage dont le succès lui cachait les graves défauts. Nous avons en effet les plus fortes raisons pour conjecturer que l'éloquent écrivain ne relit pas ses livres, même quand il en fait de nouvelles éditions; et nous montrerons bientôt qu'il ne garde de leur contenu aucun souvenir exact.

Quoi qu'il en soit, l'étrange fascination que nous avons dévoilée est devenue contagieuse, et l'exemple de M. Cousin a trouvé de nombreux imitateurs parmi ses élèves. Tandis que les disciples de Fourier et de Saint-Simon se préparaient à donner au monde des religions nouvelles, une foule de jeunes professeurs plus ou moins obscurs revendiquaient de leur côté la succession du Christianisme, au nom d'un je ne sais quoi transcendantal qu'ils appelaient la Philosophie. Or chacun de ces révélateurs préluait à l'exposition de son petit symbole par un modeste résumé de l'histoire universelle, où il établissait que le genre humain était en travail depuis l'origine des temps pour préparer son glorieux avènement. Il serait curieux d'exhumer ces discordantes *introductions* aux dogmes nouveaux qu'on nous a si souvent et si vainement annoncés. Toujours ignorées du public, elles ont été promptement oubliées par les jeunes étudiants qui les ont applaudies sans les comprendre; et, si je ne me trompe, la plupart ont à peine laissé des traces dans la pensée même de leurs auteurs. Toutefois,

il y aurait d'utiles leçons à recueillir dans cette chronique trop peu connue du rationalisme universitaire. Il serait bon de montrer à quelles folies sont entraînés des hommes d'un esprit souvent distingué, quand leur orgueil, dégagé par le rationalisme de tout frein religieux, s'exalte aux bravos enthousiastes d'une foule aveugle et passionnée. Si nos forces nous le permettent, nous essaierons peut-être un jour de recueillir les vestiges de ces révélations avortées, dont l'unique résultat a été d'augmenter l'anarchie intellectuelle et morale. En attendant, contentons-nous d'apprécier les erreurs qui ont conduit le maître de la philosophie universitaire à donner en France le premier exemple de ces déplorables aberrations.

§ II. — Examen des erreurs sur lesquelles M. Cousin essaie d'appuyer ces paradoxes.

La plus funeste de ces erreurs, c'est, comme nous l'avons dit, le panthéisme hégélien; mais ce n'est pas ici le lieu de l'apprécier. D'ailleurs, M. Cousin a senti que sa doctrine sur l'importance de la Philosophie et de son histoire pourrait sembler étrangement paradoxale; il a donc essayé de la justifier autrement qu'en la déduisant du panthéisme,

et il s'est efforcé de la démontrer directement, soit *à priori*, soit *à posteriori*.

Voici à quoi se réduisent les arguments *à priori*: — C'est des idées que vient toute lumière, c'est par elles que nous comprenons tout; * donc toute lumière est dans l'abstraction, c'est-à-dire dans la réflexion, c'est-à-dire encore dans la Philosophie (1). — J'accorderai sans peine que les idées sont la lumière intelligible au moyen de laquelle nous jugeons et comprenons: par exemple, enlever à notre entendement les idées de cause et de substance, ce serait le plonger dans une nuit impénétrable, et lui crever; pour ainsi dire, les yeux. Mais les idées sont-elles la Philosophie, ou du moins l'Idéologie? Non certes! Pas plus que la lumière n'est l'Optique, que le son n'est l'Acoustique, que la digestion, la respiration, la circulation, etc., ne sont la Physiologie. M. Cousin n'a donc pas droit de proclamer *à priori* que la Philosophie est nécessairement la lumière du genre humain.

Ses arguments historiques ne sont pas plus concluants.

Il se place d'abord dans l'Hindoustan, et prenant en main le Baghavat-Gita, il prétend trouver dans ses doctrines panthéistiques l'explication de toute l'histoire hindoue. Une analyse un peu profonde démontrerait que l'histoire de l'Inde ne s'explique

(1) *Ibid.*, p. 6-11.

pas tout entière par le panthéisme, et qu'elle contient beaucoup d'autres éléments irréductibles à celui-là. Mais accordons que le panthéisme est l'idée-mère de la civilisation brahmanique; là thèse de M. Cousin ne sera pas pour cela démontrée; car on pourrait tout aussi bien citer ce fait pour établir la haute importance des doctrines religieuses. Qu'est-ce en effet que le Baghyat-Gita? C'est un des livres sacrés du Brahmanisme; et si le panthéisme a exercé sur les bords du Gange une action générale et profonde, c'est qu'il a été enseigné comme un dogme. La Philosophie en effet ne saurait avoir une vaste influence que par sa sympathie ou son antipathie pour la vérité religieuse, c'est-à-dire par les doctrines qu'elle enseigne sur Dieu, sur la morale, sur la destinée de l'homme. Que M. Cousin nous explique, s'il peut, l'histoire hindoue par un système purement philosophique, comme la logique de Gotama! Mais il s'est bien gardé de soumettre sa thèse à une pareille épreuve.

De l'Orient, il nous transporte en Grèce, au siècle de Périclès; et, pour démontrer que la Législation de cette époque n'exprime pas aussi bien que la Philosophie l'esprit général du temps, il choisit un règlement particulier, inspiré par des vues individuelles et des intérêts passagers. Evidemment, cette manière de procéder n'est pas sérieuse. Il fallait étudier les caractères généraux de la Législation ou du moins ses parties les plus essentielles, les

plus influentes, c'est-à-dire les principales lois politiques, religieuses et morales.

En ce qui touche l'Art et la Religion, les arguments de M. Cousin sont tout aussi peu solides. Il ne suffisait pas d'examiner une statue plus ou moins élégante, un rite plus ou moins obscur, une fable plus ou moins absurde et immorale; or, voilà de quoi se contente notre philosophe. Mais il eût fallu nous montrer spécialement la Religion dans son ensemble, nous dire ses enseignements sur la nature de Dieu, sur les rapports du Créateur avec son œuvre, sur l'homme et sur sa destinée, sur les devoirs de la vie présente, sur les espérances et les craintes de la vie à venir. Certes, l'Anthropomorphisme sensuel de la religion grecque serait pour l'historien un flambeau tout autrement lumineux que la Psychologie socratique (1). Mais M. Cousin suppose que

(1) A la Théologie et à la Cosmologie, dit M. Cousin, « Socrate substitua ou ajouta la Psychologie. Ainsi, voilà l'homme jusque-là négligé et inaperçu, établi comme le point de départ et le centre de toute étude, constitué, à ses propres yeux, un être d'un prix infini et le plus digne objet de la pensée. Voilà ce que dit catégoriquement la philosophie socratique dans les formules sévères et lucides de l'abstraction métaphysique. Cette abstraction est une lumière immense sur tout le siècle qui a pu la produire... » (*Ibid.*, 3^e leçon, p. 21).

Si je ne me trompe, M. Cousin calomnie Socrate en caractérisant ainsi sa doctrine, et il fausse l'histoire en présentant la Psychologie socratique comme une expression fidèle et complète du siècle de Périclès. Une grande époque est quelque chose de trop complexe, pour qu'on puisse la résumer dans un seul fait.

le dogme et la morale ne font point partie de la religion ; et, en réduisant cette dernière à des mythes, à des symboles fantastiques, à des cérémonies extérieures, il se donne beau jeu pour établir la supériorité de la Philosophie et de son histoire.

L'histoire moderne fournit à M. Cousin son dernier argument et, s'il faut l'en croire, son argument le plus décisif. « L'idée du monde grec, dit-il, est « plus transparente que celle du monde Oriental, « et l'idée de l'histoire moderne l'est plus encore « que celle de l'histoire ancienne » (1). Or, le moyen le plus sûr de comprendre à fond cette histoire moderne si claire par elle-même, c'est encore « de s'adresser à la philosophie qui s'est chargée « d'en donner la formule la plus précise, la plus « générale. » Cette philosophie, c'est le Cartésianisme, et voici sa formule fondamentale : « *Il n'y a « d'autre autorité que celle de la pensée individuelle ;* « l'autorité de toutes les vérités possibles n'est « pour moi qu'à ce titre qu'elles soient évidentes « pour moi dans ma libre pensée (2). »

Chose curieuse ! Quelques pages après nous

(1) *Ibid.*, p. 23-24.

(2) *Ibid.*, p. 24-25. — Peut-on repousser d'une manière plus formelle l'autorité surnaturelle de la Révélation et de l'Église, et la foi aux mystères ? Eh bien ! M. Cousin semble craindre que cette interprétation apocryphe de la philosophie cartésienne ne soit pas assez clairement hétérodoxe, et il s'empresse d'ajouter : « Ce n'est pas seulement l'autorité d'Aristote qui est par là ré-

avoir donné cette formule comme l'explication la plus claire et la plus précise de l'histoire moderne, M. Cousin s'efforce de prouver, avec le même aplomb, que l'idée essentielle de cette histoire, c'est le rapport du fini à l'infini. Qu'on établisse, si l'on peut, l'identité ou du moins l'harmonie de ces explications contraires !

Mais, dira M. Cousin, si le Cartésianisme ainsi entendu ne résume pas toute la civilisation moderne, il explique au moins le *xvi^e* et le *xvii^e* siècles, c'est-à-dire le Protestantisme et la révolution anglaise (1).—Eh bien ! cela même est inexact. A la vérité, le Protestantisme devait logiquement aboutir au Rationalisme absolu ; et la conséquence de la prétendue Réforme, en se montrant au grand jour, a certainement jeté une vive lumière sur la nature « *cusée, c'est toute autre autorité que celle de la pensée.* » (*Ibid.*) et M. Cousin voudrait aujourd'hui qu'on le tint pour un excellent catholique par cela seul qu'il lui plaît de dire Cartésien !

(1) « On comprend, dit-il, assez aisément, surtout aujourd'hui, la pensée intérieure cachée dans les mouvements religieux du *xvi^e* siècle et celle des mouvements politiques de la révolution d'Angleterre. Cependant, je demande si on ne la comprend pas tout autrement encore lorsqu'on la voit à la fin du *xvi^e* siècle se résoudre dans la philosophie cartésienne. Le *xvi^e* siècle, avec ses tentances les plus intimes, inconnues à lui-même, agrandies et idéalisées, développées jusqu'à la dernière conséquence, s'est fait homme, messieurs, dans la personne de celui qui vint dire en 1637 : « Il n'y a d'autre autorité que celle de la pensée individuelle, etc. » (*Ibid.*) »

et la portée de son principe. Mais il y a eu au xvi^e siècle autre chose que l'insurrection protestante. Ranke l'a démontré, malgré les préventions anti-catholiques qui égarent souvent l'impartialité naturelle de son esprit : le fait le plus important de cette époque, c'est la réforme intérieure de l'Église par elle-même, sa restauration par l'ascétisme orthodoxe, et son expansion dans tout l'univers par les missions (1). Le xvii^e siècle ne se résume pas non plus tout entier, comme le dit M. Cousin, dans la révolution politique d'Angleterre; car le xvii^e siècle, c'est le siècle de Louis XIV, le siècle de Bossuet et de Fénelon, en un mot, l'une des époques les plus glorieuses pour l'autorité monarchique et surtout pour l'Église. Enfin, il est complètement faux que le Cartésianisme se résolve dans la formule que l'on nous donne pour son dernier mot. Jamais Descartes n'a rejeté l'autorité de l'Église; tout au contraire, il l'a respectée, il lui a obéi constamment; et sa vie comme sa mort démontrent que ce respect avait sa source dans une conviction sincère et profonde (2).

(1) V. l'*Histoire de la Papauté* au xvi^e et au xvii^e siècles par Léopold RANKE. Il s'en faut bien que le savant historien protestant ait rendu complète justice à la Papauté et à l'Église catholique; mais son ouvrage n'en contient pas moins, au milieu d'erreurs graves, des aveux très remarquables. — V. Aussi l'*Histoire des Jésuites*, par CRETINEAU JOLY.

(2) V. les *Pensées de Descartes sur la Religion*, par M. EMERY (Vie religieuse de Descartes par l'Éditeur).

S'il est une époque où la Philosophie ait représenté fidèlement l'état général des esprits, c'est bien le xviii^e siècle. Toutefois, les romans de Voltaire, ses pamphlets, son poème infâme de la *Pucelle*, sa correspondance, la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* de J.-J. Rousseau, le *Figaro* de Beaumarchais, ou même les peintures de Watteau et de Boucher, font beaucoup mieux comprendre cette époque sceptique et sensuelle que les livres de Condillac. Si populaires en effet qu'aient été les ouvrages de cet idéologue, on les vantait encore plus qu'on ne les lisait. L'*Émile* et le *Contrat social* jettent sans doute une vive lumière sur l'histoire de ces temps orageux; mais l'étude de nos théologiens controversistes, de Guénéé, de Bergier, de Barruel, etc., n'importe pas moins pour la complète intelligence de la situation religieuse où se trouvait alors notre patrie; elle est même beaucoup plus nécessaire à qui veut non-seulement connaître, mais apprécier cette situation d'une manière équitable.

On a dit qu'Helvétius avait trahi le secret de tout le monde, en écrivant son livre *De l'Esprit*. Grâce à Dieu, il y a beaucoup d'exagération dans ce mot; car il y avait encore des chrétiens dans la France du xviii^e siècle; et ils se sont montrés aux jours de la persécution sanglante, quand l'heure est venue de souffrir et de mourir pour la sainte cause de la foi. La corruption était grande, sans doute; mais

elle n'était pas universelle. L'impiété et la corruption s'étaient impudemment à la surface de la société ; jamais peut-être elles n'avaient cherché avec tant d'audace l'éclat et le scandale. La vertu au contraire se cachait, comme toujours ; et, parcequ'elle faisait peu de bruit, l'histoire a passé à côté d'elle sans l'apercevoir. Du reste, que l'on attribue au sensualisme et au matérialisme un empire aussi étendu que l'on voudra, on ne pourra voir dans l'idéologie de Condillac, et dans les doctrines d'Helvétius, qu'un symptôme particulier d'une maladie générale. Des communications actives, incessantes, s'étaient établies entre toutes les classes de la société, et même entre toutes les nations européennes ; il suffisait donc de toucher une artère aux extrémités du corps social, pour connaître, d'après ses pulsations, le mouvement entier de la circulation. C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'histoire de la Philosophie, sans être le cœur de l'histoire universelle, peut révéler à un observateur pénétrant les vicissitudes intérieures de la vie humaine.

Sans doute, il y a ordinairement (1) des rapports très intimes entre la philosophie d'une époque

(1) Je dis ordinairement, c'est-à-dire lorsque les éléments sociaux entrent plus ou moins en fusion. Mais il y a des temps et des contrées où la société est divisée en masses hétérogènes et profondément tranchées, qui n'ont guère d'autres rapports que ceux de juxtaposition.

et l'esprit ou même les faits extérieurs de cette époque. Mais ce n'est pas à dire pour cela que la Philosophie soit la raison de toutes choses, et son histoire l'explication la plus claire, la plus complète de l'histoire universelle. Si je ne me trompe, on pourrait même plus facilement déterminer les caractères généraux d'une époque en partant de sa littérature, de sa législation ou de ses symboles religieux qu'en creusant sa philosophie. Il est clair en effet que les systèmes métaphysiques manifestent seulement l'état intellectuel d'une minorité presque imperceptible et souvent sans influence générale. Au contraire, la législation, la littérature, les arts, les symboles religieux révèlent les dispositions intérieures, sinon de la majorité, du moins des classes les plus actives, et propagent ces dispositions avec une puissance incalculable.

D'ailleurs, il n'y a point eu de philosophie à toutes les époques et chez tous les peuples ; il n'y en a eu même qu'à un petit nombre d'époques et chez un petit nombre de peuples. Mais il y a eu toujours et partout des croyances religieuses, vraies ou fausses, faibles ou puissantes. Cela seul suffit pour faire sentir que l'histoire de la Religion doit, bien mieux que l'histoire de la Philosophie, expliquer l'histoire universelle de l'humanité.

Il y a des problèmes qui appartiennent en propre à la science philosophique. C'est donc là, ce semble, qu'elle devrait chercher ses titres à la primauté

universelle. Mais cette partie de son enseignement fait trop peu de bruit et d'effet en ce monde pour qu'on en puisse tirer l'ombre d'un argument. Aussi, quand M. Cousin a voulu nous prouver que sa science est le point culminant de la civilisation, il s'est bien gardé d'en appeler à cette portion des recherches philosophiques.

Assurément, ce qui se passe sur les hauteurs de la Logique et de l'Ontologie n'est pas du tout indifférent ; car de là, par une pente irrésistible, quoique souvent inaperçue, peuvent dériver dans la morale et la pratique les résultats les plus désastreux (1). Mais il ne faut rien exagérer : ce n'est pas la logique qui conduit les hommes ; la plupart sont esclaves de leur imagination ou de leur sensibilité. La vie des philosophes eux-mêmes ne se déroule pas méthodiquement comme une chaîne de syllogismes ; il n'est pas besoin d'être un observateur très profond pour s'apercevoir qu'elle ne ressemble guère à une *géométrie inflexible* et qu'il y a bien loin des abstractions de la théorie aux réalités de la pratique.

Le but suprême de la Philosophie, c'est la justification et la démonstration rationnelles de quelques vérités religieuses. — Que sommes-nous ? Quelle est notre origine ? Quelle est notre fin ? Y a-t-il un Dieu, et quelle est sa nature ? Qu'a-t-il

(1) V. *Histoire de la Philosophie au XVIII^e siècle*, t. 1^{er}, p. 225.

fait pour nous, et que lui devons-nous en retour ? Que devons-nous aussi à nos semblables et à nous-mêmes ? Y a-t-il une sanction à la loi morale, et qu'elle peut être cette sanction ? — Voilà les grands problèmes que la Religion résout, et que la Philosophie agit de son côté, suivant ses procédés et dans la mesure de ses forces. Or, c'est là qu'est le véritable principe générateur des sociétés, le foyer de leur vie. Si la Philosophie fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal, c'est donc uniquement à cause des rapports qu'elle soutient avec la Religion ; c'est parce qu'elle est toujours ou l'alliée ou l'adversaire de la vraie foi. Ce qui, dans son histoire, est le plus digne d'intérêt se trouve donc aussi dans l'histoire de la Religion.

Au fond, comment se pourrait-il que l'histoire de la Religion ne fût pas plus importante que celle de la Philosophie ? Pour un chrétien, la question ne saurait être douteuse ; mais, supposons un instant que toutes les religions soient des œuvres humaines ; il faudra convenir que ce sont du moins les institutions les plus grandes et les plus fécondes qui soient sorties des mains de l'homme. « La Religion, dit M. Cousin lui-même, ne parle pas seulement à l'intelligence ; mais elle parle aussi au cœur, aux sens, à l'imagination, à l'homme tout entier. C'est là ce qui rend son utilité infiniment supérieure à l'œuvre de la Philosophie, par la multitude des créatures humaines sur lesquelles

« elle agit (1). C'est aux religions qu'appartiennent les temples, les places publiques, toutes les grandes influences, la popularité, la puissance. « Il n'en est point ainsi de la Philosophie; elle ne parle qu'à l'intelligence et par conséquent qu'à un très petit nombre d'hommes (2). »

Non-seulement la vraie religion, c'est-à-dire le Christianisme, saisit l'homme par toutes ses facultés; non-seulement elle l'enveloppe et le pénètre tout entier, pour le faire vivre d'une vie nouvelle; mais elle embrasse dans ses développements historiques tous les peuples et tous les siècles, l'espèce comme les individus. Et nous pouvons encore citer à ce sujet des aveux remarquables de M. Cousin (3). « Le Christianisme, dit-il, contient réellement presque toute l'histoire de l'humanité. C'est le point de vue exclusif le plus large (4). Quand on

(1) *Fragments philosophiques*, t. 1^{er}, p. 37.

(2) *Ibid.*, p. 37-38.

(3) Malheureusement nous serons obligé de montrer bientôt que M. Cousin, en faisant ces aveux, y a mis, suivant son habitude, des restrictions qui en atténuent beaucoup l'importance.

(4) Le point de vue chrétien, un point de vue *ecclésiastique*? Qu'est-ce à dire? Le Christianisme n'a jamais exclu que le vice et le Péccateur. Ni la Philosophie, ni la Littérature, ni la Législation civile et politique, ni l'Industrie, ni les Sciences naturelles, ni les Arts ne lui sont indifférents; car, sa mission, c'est de régénérer complètement la nature humaine, de sanctifier et de diriger tous ses développements légitimes, sans nulle exception.

« ne cherche qu'une seule chose dans l'histoire du monde, on ne peut en trouver une plus compréhensive que celle dont le premier monument est la *Cénoise* et dont le dernier ouvrage est la société moderne. Et ce n'est pas la seule vertu cachée du Christianisme, c'est son enseignement positif. L'Église enseigne... que l'histoire de l'humanité n'est et ne peut pas être autre chose que l'histoire du Christianisme, l'histoire de ses origines les plus lointaines, de ses préparations les plus secrètes, de ses progrès, de son triomphe, de son développement. Voilà ce qu'enseigne l'Église (1). »

N'exagérons point. L'Église n'a jamais eu la prétention d'être tout en ce monde et dans l'histoire; elle n'a jamais absorbé l'ordre *naturel* dans l'ordre *supernaturel*; elle a proclamé seulement que la nature humaine tout entière avait besoin du Christianisme, pour se délivrer du mal et pour atteindre sa perfection. Or il n'est rien dans l'histoire qui ne justifie cette prétention. Assurément, parmi les faits historiques, il en est un fort grand nombre qui, loin de tendre à glorifier Dieu par son Christ, sont opposés à cette fin suprême de la vie humaine. Toutefois, il est vrai de dire que, dans l'histoire comme dans tout le reste, rien d'important n'est indifférent

(1) *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, 11^e leçon, p. 13-14.

au Catholicisme, rien même n'est inutile à sa démonstration. Ainsi, les variations et les contradictions de l'erreur font ressortir l'unité immuable de ses dogmes; les désordres enfantés par les passions font sentir plus vivement l'utilité et la beauté de sa morale; le spectacle du vice, contemplé d'un œil pur, inspire une admiration plus profonde pour les vertus surnaturelles que cette religion divine a pu seule produire. Comme l'a dit Pascal, la foi chrétienne va principalement à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, les individus et les peuples qui ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leur vie, la régularité et la perfection de leur développement intellectuel, servent au moins à montrer la corruption de la nature par les sentiments dépravés de leur cœur et par les égarements de leur esprit. Le bien et le mal, le vrai et le faux trouveraient donc leur juste place et leur explication dans une Philosophie de l'histoire composée au point de vue catholique.

Malheureusement M. Cousin, tout en reconnaissant l'influence profonde et universelle de la Religion, n'en a tenu aucun compte, ou presque aucun compte dans sa Philosophie de l'histoire. Enfoncé dans l'Idéologie et ne sachant comment en sortir, il a d'abord oublié presque entièrement tout le reste. Puis, comme il ne pouvait par sa méthode arriver à l'histoire réelle, il s'est décidé à construire une

histoire imaginaire avec les matériaux que lui offraient ses études habituelles. Il ne pouvait d'ailleurs sans péril négliger l'histoire de la Philosophie, pour se lancer sur le terrain brûlant de l'histoire religieuse: sous la Restauration, on n'eût pas toléré à la Faculté des lettres cette violation hardie des réglemens universitaires, comme on la tolère maintenant au Collège de France. Ajoutez qu'en acceptant au fond les doctrines sceptiques de Spinoza et de Hume, de Lessing et de Kant, de Schelling et de Hegel sur l'histoire religieuse, notre philosophe ne voulait point se compromettre pour propager ouvertement ces doctrines. Il prit donc le parti le plus commode et le plus conforme à ses habitudes de prudence: il tint pour démontré que les idéologues sont nécessairement *l'élite et l'avant-garde du genre humain* (1), que l'histoire de l'Idéologie est en conséquence le point culminant de l'histoire universelle, et que l'historien philosophe doit se placer sur ses hauteurs, pour inspecter en grand les faits religieux, politiques et littéraires. De tous les exemples que M. Cousin a donnés à ses disciples, il n'en est, je crois, aucun que l'on ait suivi plus fidèlement. C'est une illusion si douce de s'imaginer qu'on plane, comme l'aigle, sur les im-

(1) « La Philosophie ne parle qu'à l'intelligence, et par conséquent à un très petit nombre d'hommes; mais ce petit nombre est l'élite et l'avant-garde de l'humanité. » (*Pragm. phil.*, t. I, p. 37.)

menses régions de l'histoire universelle et qu'on a trouvé de merveilleuses formules, avec lesquelles on peut, sans pénibles études, ressusciter les générations éteintes pour les amener à son tribunal ! Il est si agréable de croire qu'on tient, dans un petit système de son invention, tous les fils secrets qui ont fait mouvoir les plus fortes intelligences, à toutes les époques, chez tous les peuples ! Il est si flatteur pour l'orgueil de peser dans ses mains la sagesse des hommes et la sagesse de Dieu, de se persuader enfin qu'on domine tout ce qui a dominé le monde !

Un dernier motif a, ce semble, décidé M. Cousin à chercher la Philosophie de l'histoire, non dans les annales de la Religion, mais dans celles de l'Idéologie : c'est que, suivant lui, la Religion est seulement un degré inférieur du développement humanitaire et le point de vue chrétien un point de vue exclusif, tandis que l'Idéologie embrasse et illumine tous les développements spirituels de l'humanité. Arrêtons-nous à étudier cette face importante des théories historiques professées par les maîtres de la philosophie officielle.

CHAPITRE IV.

Comment MM. Cousin, Damiron et Jouffroy, tout en faisant l'histoire de la Philosophie, mènent les fondements du Christianisme.

« *Dimittite sunt veritates à filio
« hominum.* »
(*Paul. XI. 4.*)

§ I.

Observations préliminaires.

« Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, dit le grand archevêque de Cambrai, pour ne pas voir qu'elle est toute historique. C'est par un tissu de faits merveilleux que nous prouvons tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire..... Dieu qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères..... Aussi voyez-vous qu'anciennement on enseignait par les histoires. La manière admirable dont S. Augustin